

IL ÉTAIT UNE FOIS UN MATELOT qui avala le bout d'un mince cordage et, par l'action vermiculaire de son tube digestif, se vit hissé jusqu'au sommet du mât de misaine.

Les filles de huit ans ne comprennent pas ça.

Et en haut du mât...

Inez est allongée dans sa chaise longue, les yeux fixés sur la piscine. L'eau fait des vagues, clapote contre les parois. Elle compte. Onze, douze, treize.

Vera jaillit à la surface, elle agite les bras, pagaie jusqu'au bord, escalade la margelle.

« Vingt-cinq.

– Non, Inez, vingt-six. Pas tricher. »

La fillette redresse le dos, écarte les bras, fléchit les genoux, s'éloigne, s'élance dans la lumière, replie les jambes, mains sur les genoux, et plonge.

Inez compte. Onze, douze, treize, quatorze.

L'enfant réapparaît à la surface, agite les bras, pagaie jusqu'au bord, se hisse sur la margelle.

« Vingt-sept. »

Elle redresse le dos, écarte les bras, fléchit les genoux et s'élance, replie les jambes, mains sur les genoux, et plonge.

Inez compte.

Elle réapparaît à la surface, ses longs cheveux lancent une pluie de gouttelettes qui fouettent les buddleias, le chèvrefeuille, la statue avec la grenouille. Elle pagaie vers le bord, se hisse sur la margelle.

« Inez ? crie-t-elle, à bout de souffle.

– Vingt-huit. »

Inez plisse les yeux. L'eau n'a pas le temps de se calmer. Le premier plan se fond dans l'arrière-plan. Elle s'extrait de son transat et se dirige vers la maison. Dans les fenêtres, elle voit le reflet de Vera qui s'élance. En criant comme un oiseau. Inez ouvre les portes coulissantes de la terrasse et pénètre dans la fraîcheur de la pièce. Le merle, pense-t-elle. Le merle de l'été dernier n'est pas revenu.

Inez remplit un verre de limonade dans la cuisine et ressort.

« Vera, viens ici ! »

L'enfant a disparu sous la surface, l'eau éclabousse les dalles. Elle réapparaît, agite les bras et la tête.

« Vera chérie ! »

L'enfant s'élance, saute et plonge.

Pas de limonade alors.

Elle pose le verre pour Vera sur la table de jardin et rentre dans la maison. S'installe dans un fauteuil en cuir, dos à la fenêtre, et appuie les doigts sur ses tempes. Elle peut rester des heures dans cette position. Les gens qui ont l'habitude d'être seuls s'absorbent en eux-mêmes. Ils n'ont besoin de personne. Elle ne veut pas finir ainsi. Elle préférerait être avec Hans. Elle le suit en pensée. Il est allongé sur son lit, dans une chambre d'hôtel à Boston. Elle se blottit contre lui et pose la main sur son ventre. Elle a toujours cru qu'elle voulait des enfants. Un cri au loin. Le cri de détresse d'un oiseau. Puis le silence. Une cour de récréation. Une averse. Des taches d'ombre et de lumière. Une piscine. Des nuages bas au-dessus des cabines. Inez ouvre les yeux. Elle se lève et sort.

« Vera ! Vera ? »

Plus tard, elle tente de reconstituer les faits. Les pieds qui cherchent le fond, pour prendre un grand élan, qui trépigment, encore et encore. Avant que le corps soit projeté vers la lumière du monde, vers les cimes des arbres, le mois d'août, les grandes vacances, les jours qui viennent, les choses qu'on n'attend pas, celles auxquelles on n'échappe pas, celles par lesquelles il faut passer pour en être délivré, le dernier souffle

a devancé l'enfant... mille bulles d'air aspirées par un oiseau peut-être, un écureuil ou un phasme.

Prends ton élan, pense Inez, remonte à la surface.  
L'enfant reste au fond.  
Allons, cesse ce jeu !  
Les cheveux dessinent des filaments comme des algues.  
Allons, Vera chérie, viens, ça suffit !

Inez saute à l'eau tout habillée, elle plonge pour attraper Vera. L'enfant est lourde et inerte. Inez refait surface, inspire un bon coup et replonge. Elle passe les bras sous les aisselles de l'enfant, s'élance à pieds joints contre le fond et hisse l'enfant à la surface. Inez a de l'eau jusqu'au menton. Elle rassemble ses forces et ramène la fillette vers le bord. Le petit visage est bleu, les yeux bruns grands ouverts. Inez essaie de la soulever sur la margelle mais elle n'a pas assez de force dans les bras. Elle se laisse glisser sous l'eau, passe sa tête entre les jambes de Vera et la prend sur ses épaules. Elle se redresse, pousse, et renverse l'enfant sur la margelle. Puis elle sort de l'eau et se penche vers Vera. Le petit corps est couvert d'égratignures, la peau gris et bleu, les yeux écarquillés, les pupilles dilatées. « Regarde-moi », hurle Inez, « allons, regarde-moi », mais les yeux ne peuvent plus regarder. Elle lui pince les bras, elle la gifle. Vera ne réagit pas. Ses lèvres et ses

ongles sont bleus. Inez regarde la poitrine, la respiration s'est arrêtée, elle colle sa joue contre le nez et la bouche, elle ne perçoit rien, pas un souffle, elle appuie l'index sur la carotide et prend le pouls de l'enfant, elle ne perçoit rien, pas un signe de vie, elle pose l'oreille sur le cœur de l'enfant mais n'entend que le battement de son propre cœur. Soutenant la nuque d'une main, elle soulève le menton de l'autre, inspire profondément, presse sa bouche sur les lèvres de Vera et décharge son souffle en elle. À nouveau, elle inspire profondément et décharge son souffle dans la fillette. Encore et encore. Jusqu'à être elle-même à bout de souffle. Ses larmes coulent sur Vera. Elle la secoue, la gifle. « Allons, bouge, je t'en supplie », crie-t-elle, « fais-le pour moi ! » Elle attrape la fillette par les chevilles et lui fait régurgiter l'eau, la tête en bas. Elle secoue le corps dans tous les sens, mais il ne fonctionne plus. Elle le repose sur le dos, sur les dalles, et rentre en courant dans la maison. Elle va s'asseoir dans un fauteuil en rotin et regarde fixement les arbres et les taillis.

L'enfant de l'été sort de l'ombre, une serviette rayée autour du cou. Un sac en plastique à la main. Elle dépose la serviette et le sac sur la chaise de jardin, retire ses claquettes d'un coup de pied, fait glisser la fermeture Éclair de sa petite robe en éponge orange et la laisse tomber par terre. Dans son maillot